

Évocation de Marc-François Lacan

Marie Balmary
psychanalyste

Conférence donnée au Centre Sèvres (Facultés jésuites de Paris) en septembre 2010 dans le cadre d'une soirée consacrée au Père Marc-François Lacan et à son œuvre

Marc mauvais maître

Marc Lacan et son inaptitude à la pédagogie. En tout cas celle qui permet de tenir une place de maître par rapport à un élève. J'ai été heureuse d'apprendre par le Père archiviste du monastère ceci : « *Au monastère, le frère Marc-François reçut comme obédience l'enseignement de la philosophie aux jeunes moines. Il lui échut aussi la mission d'apprendre à lire et compter à un jeune fils d'agriculteur employé sur le domaine de l'abbaye. Il faut croire que les résultats du philosophe parisien ne furent pas à la hauteur, car ces deux charges lui furent brutalement retirées, en raison d'une absence complète de sens de la pédagogie. Il faudra attendre les années 1980 pour qu'un enseignement aux novices lui soit à nouveau attribué, non qu'une maturation en pédagogie se soit manifestée, mais parce que le père Lacan montra une réelle aptitude aux modes d'enseignement modernes laissant place au questionnement et à la recherche. Une petite génération de moines lui doit beaucoup dans ce domaine.* »

Ceci m'explique en partie ce que nous avons en commun – de ne pas savoir être un maître pour l'autre, même dans la partie où nous étions sensés pouvoir y prétendre.

Peut-être que d'être le petit frère d'un homme génial ne vous met guère dans cette place d'enseignant au sens autoritaire du terme, mais je crois aussi que son trésor était ailleurs. La joie et la force de la présence mutuelle est un bonheur auquel on ne renonce pas pour des satisfactions du petit moi. Aucun mérite à cela. Cette joie est sans commune mesure avec l'autre.

Marc attentif

« *L'attention est la forme la plus rare et la plus pure de la générosité.* » Dans *Attente de Dieu*, Simone Weil a même écrit : « *de la charité* ». Je le crois avec elle. Marc Lacan avait cette attention. Il était de ces gens dont le visage devient lumineux lorsqu'ils vous voient. Vous avez l'impression qu'il y a en eux une veilleuse toujours prête pour autrui, comme les vierges sages qui ont toujours de l'huile pour leur lampe. Pour ces gens-là, vous êtes peut-être, sinon l'Époux de la parabole, du moins un messager de l'époux...

Non, ce que je viens de vous dire, cette phrase (pour ces gens-là vous êtes sinon l'Époux du moins...) je sens que j'ai tort en la disant. Que Marc m'aurait donné tort de diminuer ainsi la hauteur de la rencontre, l'importance de chacun dont il recevait la visite comme un présent de grand prix pour lui, visage comme une lampe allumée chaque fois.

Marc et saint Augustin

Il écrit dans *Une présence dont je peux jouir* – et je ne reprendrai que cette conférence-là, plus accessible pour moi qui ne suis pas formée à la théologie – d'abord un commentaire de l'épisode de Marthe et Marie dans l'évangile de Luc.

Pour donner une idée de la liberté de pensée de Marc, à ceux qui ne l'ont pas lu, je vous citerai l'exemple suivant. Il parle de saint Augustin. Et bien, il y a des frères de l'Église qui ne se laissent pas intimider par ceux qu'on appelle dangereusement peut-être, des Pères de l'Église. Le paragraphe s'intitule : « La jouissance et le bonheur : les confusions d'Augustin ». Marc nous rapporte qu'Augustin oppose « *jouir* » à « *user de* ».

« Les réalités dont je peux jouir sont celles qui peuvent être aimées pour elles-mêmes. Les autres, celles dont je peux user, sont des moyens pour obtenir les premières. Je les utilise pour parvenir à ce que j'aime. »

« Jouir, c'est s'attacher à une chose pour elle-même » (saint Augustin).

Marc poursuit : *« Ayant donné un critère pour distinguer la jouissance de ce qui pourrait être confondu avec elle, Augustin applique ce critère à notre vie. Il symbolise notre vie par un voyage qui nous mènerait dans notre patrie, patrie qui représente la réalité dont nous devons jouir ; [...] pour cela nous devons user de moyens de locomotion. Mais il signale une perversion possible qui consisterait à transformer en jouissance l'usage des véhicules qui nous portent ; nous serions détournés par là du but du voyage, détournement pervers car il nous aliènerait en nous rendant étrangers à la patrie dont nous avons à jouir pour être heureux. De cette présentation symbolique de notre vie, Augustin tire la conclusion suivante : notre devoir est de ne pas jouir, mais seulement d'user des réalités corporelles et temporelles de ce monde, pour pouvoir devenir heureux en saisissant les réalités éternelles et spirituelles. »*

Et là, Marc Lacan a l'audace d'écrire ceci : *« En écoutant Augustin faire cette application de son critère, qui est vrai, comment ne pas prendre conscience qu'il le fausse radicalement ? Nous venons de l'entendre dénoncer la perversion qui consisterait à jouir de ce dont il faut seulement user. Un tel avertissement est utile. Mais sur quoi Augustin le fonde-t-il ? Sur une confusion : au lieu de viser à jouir d'une réalité aimable en l'aimant, nous sommes invités à saisir les réalités qui nous rendront heureux. L'acte de jouir est confondu avec l'état de bonheur, et on parviendrait à ce bonheur par la saisie des réalités éternelles, hors de ce monde, tandis que l'acte de jouir a*

été désigné comme le fruit de l'amour des réalités aimables par elles-mêmes, nullement présentées comme hors de ce monde.

Comment Augustin en est-il venu à une telle confusion ? En réduisant tous les biens autres que le souverain bien, toutes les réalités autres que les réalités éternelles, à être des moyens dont il faut user pour parvenir au bonheur que nous trouverons en saisissant le souverain bien, le seul dont il faille jouir. [...] Faut-il ajouter que cette perspective est celle de beaucoup de nos contemporains qui croient en l'Évangile ? Mais cette perspective, que nous en ayons conscience ou non, risque de pervertir la vie humaine, précisément en tant qu'elle est voyage, recherche, devenir ; car elle ne peut être tout cela que si est déjà présent ce qu'elle cherche et que si elle peut être déjà accueil de cette présence.

Pour éviter cette perversion, nous avons choisi une perspective tout autre, celle où le souverain bien ne dévalorise pas les autres biens, celle où l'acte de jouir des êtres qui sont à aimer pour eux-mêmes est un acte qui donne à notre vie son sens dans le présent. Adopter cette perspective, c'est être à l'écoute de la vérité, devenir témoin de cette vérité. C'est vivre en relation avec le réel auquel la vérité donne accès, le réel qui, seul, demeure. [...]

Cette présence, celle dont je puis jouir, n'est pas celle d'un Autre, avec un A majuscule, qui serait la seule dont je puisse jouir. Si nous parlons d'une présence dont je puis jouir, ce n'est pas pour suggérer qu'il n'y en a qu'une seule, c'est pour affirmer qu'elle est singulière. Ce point est capital. La présence signifie la relation qui unit deux personnes dans leur singularité concrète sans diminuer leur altérité. » (p. 181).

Marc arrive à la fin de sa conférence et dit – hypocritement ! - ceci : « Nous laisserons le dernier mot à Augustin. » Là, me suis-je dit, il va se soumettre se retirer et se taire révérencieusement devant le maître. Or, à peine a-t-il cité la phrase d'Augustin (« La Béatitude vécue, c'est la joie dont la source est la vérité ») qu'il ajoute aussitôt : « Je reprendrai volontiers la formule en remplaçant gaudium par gaudere... » Le dernier mot finalement n'est pas à Augustin. Marc trouve le moyen de ne lui laisser que l'avant-dernier. C'est le même homme qui vous offre une tasse de café un vendredi saint en « oubliant » de boire la sienne, qui tient tête à un Père de l'Église dont la grandeur, justifiée par ailleurs, en a écrasé sans doute plus d'un.

Obéissant et insoumis.

Le même qui respecte infiniment le frère – même si c’est une femme – et qui fait d’un saint Augustin un frère de recherche.

Il me semble que c’est celà la véritable transmission des uns aux autres. Et que le maître le plus vénéré est à traiter comme un frère aîné, peut-être, sur lequel on s’appuie un temps, avec lequel on tombe d’accord ou pas, dans un débat, mais qui ne vous privera pas de votre propre parole. C’est pour cela qu’il n’avait pas peur des chercheurs dans mon genre et dans d’autres.

Marc et la mort

Grâce à une invitation de Jacques Sédad et de Jean Mouttapa, j’ai eu l’heureuse occasion de rencontrer le Père abbé du monastère de Ganagobie où Marc Lacan a vécu la fin de sa vie. Il m’a raconté la mort de Marc. Et c’est tellement lui.

Le monastère se préparait à une grande fête. Comme le Père Abbé le raconte dans la préface du second livre : « À son dernier jour, le 5 mai 1994, à 11 heures du matin, ne dit-il pas à son frère infirmier : *“Maintenant, s’il te plaît, fais-moi la toilette des grands jours, et ferme la porte à qui que ce soit, je veux me préparer à rencontrer mon Dieu.”* À 14 h 30, le Seigneur était au rendez-vous. »

Ce que le père abbé n’a pas écrit dans le livre, mais qu’il m’a dit tout récemment, c’est que l’abbaye en ces jours-là se préparait à une grande fête, unique. Elle devait avoir lieu le 10 mai 1994, « *c’était la reconsécration (“Dédicace”) de notre église du monastère, après les destructions de 1792. Cette année 1994 avait en outre été choisie car on y célébrait le millénaire du retour à Dieu de l’un des “grands Abbés” de Cluny, saint Mayeul. C’est sous son abbatiat que le monastère de Ganagobie, fondé en 930, entra dans l’ordre de Cluny.* »

Se voyant mourir, Marc, pour ne pas leur encombrer ces jours où tous les moines certainement avaient fort à faire et leur gâcher la fête, leur a demandé de l’envoyer à l’hôpital. Les moines ont refusé : on vit ensemble, on meurt ensemble. C’est alors pourquoi il a demandé qu’on ferme la porte à qui que ce soit. Autrement dit, ne vous occupez pas de moi à présent. Seulement, fais-moi beau, j’ai rendez-vous avec

mon Seigneur... J'ai été très émue de lire et d'entendre cela (d'autant que, dans mon livre, j'avais imaginé la mort d'un moine disant ceci : « *Mes amis je vous quitte, j'ai un grand rendez-vous* »).

Permettez-moi une remarque. Quelque chose m'a choquée : comment comprendre qu'un moine puisse écrire de Marc Lacan qu'il repose au cimetière ? Comme je le lis dans un des livres ? Les moines sont-ils eux aussi abusés par notre culture qui confond la personne avec son cadavre ?

Où sommes-nous, avec nos paroles faussées à propos des dieux et de la mort comme dirait Platon ? Nous sommes en deçà de Jésus mais aussi en deçà de Socrate – Je ne crois pas que Marc ait jamais été enterré. L'être Marc Lacan est parti dans ce qui est pour nous tous mystère. Et même si on ne croit qu'au néant après la mort, cela dit encore qu'il n'y a personne dans les tombeaux.

Socrate, le jour de sa mort : « *Mes amis, dit-il, je n'arrive pas à convaincre Criton que je suis, moi, ce Socrate qui s'entretient avec vous en cet instant même, et qui dispose en ordre tous ses arguments. Il croit que moi, c'est cet autre qu'il verra tout à l'heure, ce cadavre : alors il demande ce qu'il doit faire pour mes funérailles. [...] Portez-vous donc garants, envers Criton [...] garantisiez que je ne resterai pas quand je serai mort, mais que je partirai, je m'en irai. Ainsi Criton supportera l'épreuve, et il n'aura pas en voyant brûler ou enterrer mon corps, à s'indigner pour moi parce que je subis un traitement affreux, ni à dire pendant la cérémonie qu'il expose Socrate, qu'il suit son convoi, qu'il l'enterre. Sache bien, mon bon Criton, que si l'on ne parle pas comme il faut on commet d'abord une erreur contre le langage même et, de plus, on fait du mal aux âmes.* »

Non, de grâce, son corps, sa dépouille mortelle, disait-on au dix-huitième siècle. Ce corps qu'on laisse derrière soi en partant qui certes a droit à notre respect, nous permet de visiter le dernier lieu où nous l'avons vu, mais l'oiseau, au lac des Cygnes, s'est envolé.

Marc et l'enfer

L'enfer, en parlant avec Marc, un bonheur. Il n'y croyait pas. Ou plutôt, devrais-je dire, il ne croyait pas en un lieu de tourments éter-

nels. Si je l'ai bien compris, il croyait que nous avons le choix entre être et ne pas être. Nous pouvons choisir l'être par l'être-avec ou aller vers le néant, n'étant pas advenu dans la relation à l'humanité.

Adolphe Geshé écrit : « *Il y a des êtres dont la seule présence est comme une absolution [...] Cette absolution que nous donne l'autre, et qui va bien au-delà de la simple morale : celle qui nous restitue notre dimension ontologique et théologique.* »

La rencontre d'un tel être qu'était Marc, tandis que par ailleurs je recevais tant de richesses d'un enseignement de Paul Beauchamp – lui bien professeur – cette rencontre m'a permis de resituer toutes ces richesses dans cette présence-là. ■